

HAN RYNER.

ROMANCIER, CONTEUR, PHILOSOPHE.

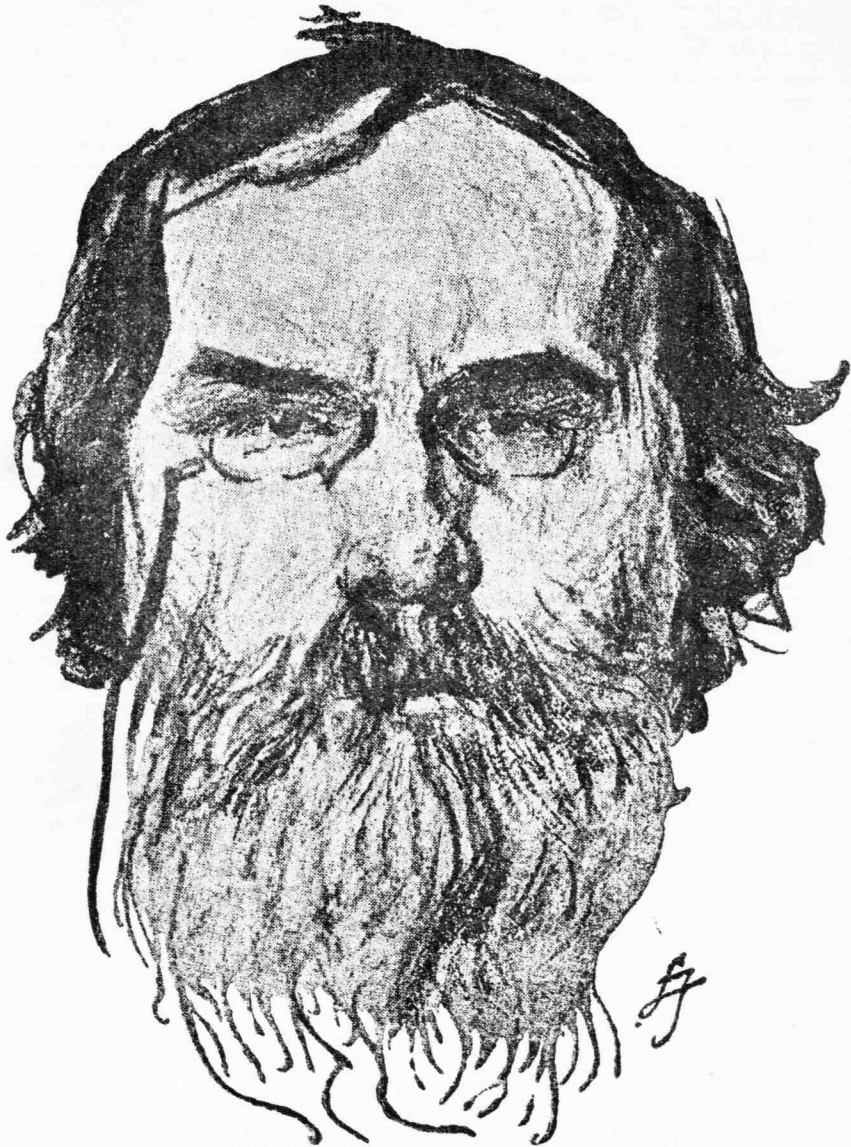
Han Ryner, de son véritable nom Henri Ner, mérite d'être salué comme l'une des plus nobles, des plus hautes, des plus attachantes figures de notre époque trouble.

Au milieu d'une société jouisseuse, égoïste, adonnée à toutes les cupidités comme à toutes les hypocrisies, il est venu dresser l'exemple d'une vie pauvre et pure et, dans un monde blasé où les artistes ne réussissent à se faire une renommée qu'en exaltant le frisson sensuel, il a rendu à la Pensée son rôle véritable; il a restauré les droits souverains de l'Esprit. Le dessèchement des âmes n'a point incliné la sienne à faire litière absolue du sentiment religieux; mais, avide avant tout de lumière et d'harmonie, il a senti que le Dogme était l'ennemi aussi bien que le Mensonge, parce que ni la Vie ni le Mystère ne se laissent emprisonner, et il a compris que le véritable bonheur humain résidait dans la conquête primordiale de soi-même. Parce qu'il a su aimer la Vérité, la Bonté, la Beauté pour elles-mêmes et non pour les profits qu'elles peuvent aider à réaliser, il est devenu l'un des guides spirituels de la jeunesse française, et chacun de ses livres a marqué une ascension nouvelle.

Est-ce à dire pour cela qu'il se soit borné à substituer sa formule morale et philosophique aux formules usées, dont la trame s'élimine au frottement du scepticisme? Non pas! Han Ryner est incapable d'accepter aucune limitation par en haut. Il est la Liberté même, en ce qu'elle a d'essentiel; l'incessante création.

Résolu à repousser les vaines théories de ceux qui prétendent expliquer le Mystère aussi bien que de ceux qui le nient, il a osé pénétrer comme un hiérophante dans le sanctuaire où les Idées viergeuses entrelacent leurs danses sacrées, et son intelligence vivifiée d'amour a dénoncé l'erreur des foules et des meneurs de foules; l'intolérance. Plaçant la véritable supériorité dans la maîtrise de soi, il s'est affranchi de toute passion apostolique et de toute mépris irrité à l'égard des ignorants ou des faibles.

Les épreuves d'une vie âpre, en lutte à l'hostilité des hypocrites, et qui a subi sa part de deuils, l'ont conduit vers la Sagesse; une extraordinaire érudition a fait le reste. Ecœuré par le spectacle des misères sociales, il est allé d'abord vers Epictète; mais c'est à une joie sereine et toute pétrie de lumière qu'il aspirait de toutes les tendances de son être. Le néo-stoïcisme d'Han Ryner est né de ce besoin étrange d'infuser à une pensée païenne la tendresse infinie qui fit toute la passion de Jésus. Pour lui, c'est à l'idée de Beauté que doivent se rapporter les valeurs morales elles-mêmes, et son pythagorisme transcendant, trempé de christianisme ne signifie pas autre chose. L'architecture intérieure selon lui ne saurait obéir à d'autre loi que l'architecture des formes matérielles; c'est pourquoi la passion de la métaphysique ne l'empêche point de demeurer poète. Il ne se sert pas autrement des idées que le peintre ne se sert des couleurs ou le sculpteur des contours corporels. Il se rejouit de nouer et dénouer leurs chœurs harmonieux, de contempler leurs jeux dans la lumière. Et voilà, en vérité, une attitude que seule peut permettre une civilisation parvenue aux confins de la décadence, assez déprise de l'action pure pour considérer avec détachement les énergies secrètes qui font agir. Delà, l'espèce de nostalgie intellectuelle qui porte Han Ryner à se réfugier parmi les anciens philosophes dans l'atmosphère lumineuse et souriante d'Hellas. Fils d'un sang ibère et wiking à la fois disent ses biographes, qui le font naître en Algérie vers 1842, il était en quelque sorte prédestiné par son atavisme à marier l'application réaliste des Septentrionaux à l'ingéniosité passionnée des races méditerranéennes. Ce réalisme



HAN RYNER

(DESSIN DE LUCIEN JONAS)

instinctif le détourna heureusement de devenir un simple rhéteur et, dès ses débuts, précisa sa vocation intellectuelle.

Observateur cruel, il écrivit d'abord des romans d'allure dramatique, saisis sur le vif et nourris de psychologie aigüe. Ce qui meurt, paru en 1893, est un livre d'émotion pure et de tendresse.

Succédant à *Chair vaincue*, qui avait vu le jour en 1889 et qui marquait un ironique mépris des conventions surannées, ce roman affirmait la revanche du cœur sur les spéculations purement égotistes et préparait *Folie de Misère*, qui explique le crime par l'atavisme morbide et sculpte au fronton du siècle le visage d'une Pitié vengeresse.

Peu à peu le philosophe fait craquer le masque du romancier. Il raffine son style; il pare sa pensée d'humour pétillant; il conquiert peu à peu toutes les avenues de l'intelligence. Tour à tour lyrique et satirique, enclin au symbole, il écrit coup sur coup *L'humour inquiète*, où l'action est présentée comme une remède moral; *Le Soupçon* où s'agite le tourment d'un homme doutant de la virginité de sa nouvelle épouse; *La Fille manquée*, étude d'un cas d'inversion sexuelle; *L'Homme-Fourmi*, impérieux chef d'œuvre, qu'aurait pu signer Swift et où pour la première fois s'affirme l'admirable créateur de paraboles qu'est Han Ryner; *Le Crime d'Obéir* où se dresse une figure presque antipathique d'individualiste absolu; le *Sphinx Rouge*, où le stoïcisme fait tête à la foule et montre la beauté d'un idéal de liberté auquel cependant manque l'action de l'amour.

Entre temps, vers 1900, Han Ryner armé du fouet virulent de la satire fustigeait courageusement dans *Le Massacre des Amazones* et dans *Prostitués*, l'arrivisme, le puffisme, la vanité vaniteuse de l'époque et parvenait tout naturellement à tourner contre lui le venin de tous les reptiles.

Il ne s'en aigri point. Tout au contraire son irritation se mua en sourire, sa mélancolie en tendresse irradiante et il gravit un échelon de plus.

Epris de fondre le Christianisme dans le stoïcisme, Han Ryner écrit ces palpitants dialogues philosophiques qui ont la splendeur de ceux de Platon et qui s'intitulent *Les Chrétiens* et *les Philosophes*; puis, sentant monter en lui une sorte de sacerdoce antidogmatique, il compose ces étourdissants *Voyages de Psychodore*, qui sont comme une autre *Descente d'Orphée aux Enfers* et qui nous promènent à travers les songes les plus éblouissants de l'errance philosophique.

Là, Celui qui devait devenir le Prince des conteurs de France rejoint et dépasse parfois Edgar Poe, Villiers de l'Isle Adam, Voltaire et Mœterlinck. Le vent qui vient des abîmes enfle les plis du manteau de ce diseur d'histoires.

Sa parole approfondit les horizons de l'âme et montre comment, par delà les subtilités de l'intelligence, se découvrent les sources libres de l'amour.

Cela est plus vrai encore du Cinquième Evangile où se dresse un Christ nouveau, tout prêt à souffrir pour la rédemption de l'angoisse contemporaine. Han Ryner suggère aux hommes qui en sont dignes de se retrouver eux-mêmes, et c'est presque une initiation qu'il nous propose tout en causant. C'est l'initiation à la Sagesse aimante et pure, et le Fils du Silence, magnifique évocation d'un Pythagore martyr, en est la Bible lumineuse, aux chatoyantes leçons.

Mais c'est dans les Paraboles Cyniques qu'Han Ryner affirme le plus complètement peut-être la double supériorité des dons réunis de sa pensée et de son cœur. En ces récits nuancés,

apologues d'un lyrisme souverain, revit toute la grâce antique et Socrate lui-même n'enseigna jamais de façon plus merveilleuse.

Disons-nous qu'Han Ryner s'est affirmé, avec une maîtrise presque égale, causeur, conférencier, polémiste, auteur dramatique ? Cela pourrait nous entraîner fort loin. Mentionnons seulement que Jusqu'à l'Âme représenté en 1900 à « L'Hexagramme » Les Esclaves, et Vive le Roi peuvent compter parmi les meilleures pièces contemporaines du théâtre d'idées et peuvent soutenir la comparaison avec telles œuvres de Villiers ou de François de Curel.

Han Ryner n'a pas négligé par ailleurs d'exposer directement sa pensée en quelques opuscules restés célèbres ! Petit Manuel Individualiste, Le Subjectivisme et les fragments parus de La Sagesse qui rit.

Dans son dernier ouvrage, Les Pacifiques, Han Ryner retourne vers la veine romanesque qu'il semblait avoir délaissée depuis L'Homme-Fourmi. Il met en scène une humanité hypothétique, celle de l'Atlantide et nous la montre finalement dédaigneuse de tout vain apparat de puissance, préférant pour toujours l'harmonie à la force violente, la beauté à la richesse, le rythme à la quantité.

Quelle conclusion plus belle et plus significative aurions nous pu choisir pour cette étude, en face de l'actualité ?

LA NEUVILLE-Vault, MAI 1918.

PHILÉAS LEBESGUE

LES LIVRES.

Essai d'expansion d'une Esthétique : * — Réunis sous ce titre les trois conférences faites en 1910, à Rouen, par M.M. Philéas Lebesgue, H.-M. Gossez et Henri Strentz sur Walt Whitman, le vers libre et P. N. Roinard nous donnent l'impression d'une claire intelligence amoureusement tournée vers la Beauté.

Philéas Lebesgue nous montre le poète de Manhattan pareil à ces vieux chênes des forêts américaines sur l'Ancien et le Nouveau Monde étendant leurs bras puissants. « Je l'écoute, dit-il, et sa voix grave, héroïque, religieuse, m'évoque ces premiers Aryas, ancêtres de la race, qui invoquaient les forces suprêmes en face du Feu rédempteur, et se vantaient de créer les dieux au souffle de leur verbe inspiré. Ce que chante Whitman, ce sont les Védas nouvelles ». Il y a, en effet, quelque chose de religieusement grave, un son ample cadencé, un amour énorme poussé de son pays à toute la terre, dans ces larges poèmes du grand poète d'Amérique dont le cerveau vibrait en même temps au passage des trains électriques sur les ponts des Galles du Nord et au cri du pêcheur de sardines dans son canot sur la mer de Sulu. On peut tout de même ne pas suivre Lebesgue lorsqu'il croit rencontrer en Whitman un Normand. N'est il pas plus vraisemblablement un Américain véritable, un authentique enraciné du Nouveau Monde, la plus synthétique expression du Poète moderne ? S'il chante les Védas, ce sont en effet, celles de la civilisation nouvelle, une Religion éclectique, la Science d'aujourd'hui. A-t-on assez vu l'influence qu'il exerce encore sur les poètes de France : Suarès et Paul Claudel, et en général sur l'évolution de la Pensée ?

M. A.-M. Gossez, qui est né à Lille, et a écrit les « Poètes du Nord » a intitulé sa conférence « Le Dynamisme poétique ». Le dynamisme en poésie, c'est la marche en avant, une poésie de mouvement qui succède à ce que Gossez appelle le statisme, qui serait la Poésie du passé. Tout le mouvement actuel dont Vildrac et Duhamel, Jules Romains, et Ghéon semblent les meilleurs pionniers est soigneusement exposé et confronté avec originalité à la cosmogonie

* Aux Editions de La Provence, MCMXI. Le Havre.